

Vauban, architecte de la modernité ?

sous la direction de
Thierry MARTIN et Michèle VIROL

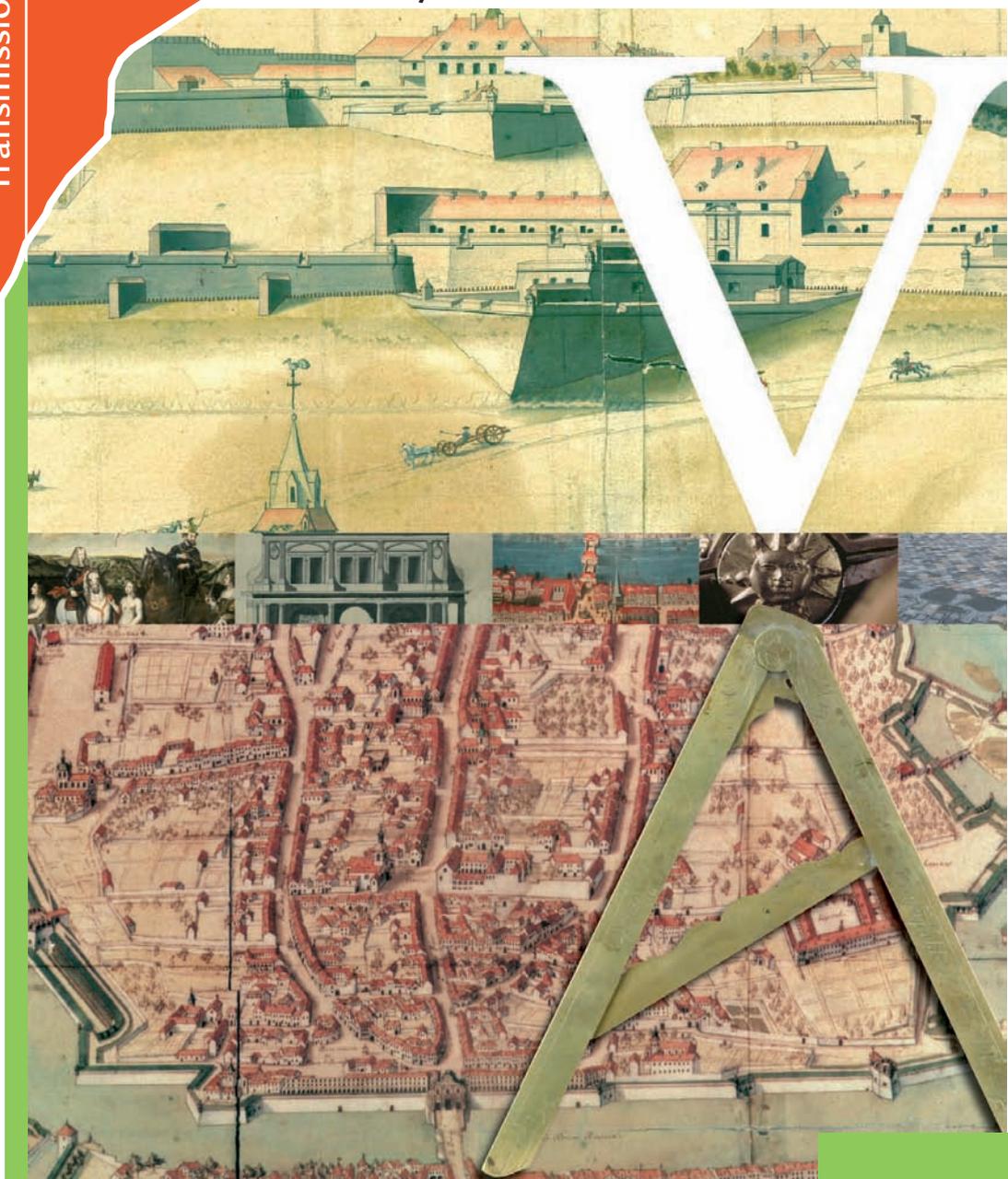


Illustration de couverture :
© Agence Noir sur Blanc – Jean-Michel Mourey

**VAUBAN,
ARCHITECTE DE LA
MODERNITÉ ?**

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCHE-COMTÉ

Collection "LES CAHIERS DE LA MSHE LEDOUX"
dirigée par Jean-Claude Daumas
n° 11

Série "Transmission, identité, métissage",
Responsable : Thierry Martin
n° 3

UFR des Sciences du Langage, de l'Homme et de la Société
32, rue Mégevand
25030 Besançon Cedex

DIFFUSION

CID — 131 BOULEVARD SAINT-MICHEL — 75005 PARIS

© PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCHE-COMTÉ — 2008

ISBN : 978.2.84867.232.8 — EAN : 9782848672328
ISSN : 1956-0222

**VAUBAN,
ARCHITECTE DE LA
MODERNITÉ ?**

sous la direction de
Thierry MARTIN et Michèle VIROL

*Ouvrage publié avec le concours de la Ville de Besançon, du Conseil
Régional de Franche-Comté et du Ministère de l'Enseignement supérieur
et de la Recherche*

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCHE-COMTÉ

2008

L'art de fortifier de Vauban. Normalisation de la fortification bastionnée et réminiscences des formes médiévales

Christian CORVISIER et Isabelle WARMOES

Résumé :

Au-delà du classement réducteur en trois systèmes habituellement utilisé pour étudier l'œuvre de Vauban, l'analyse détaillée des fortifications conservées, comme celle des plans des places fortes, font au contraire ressortir la diversité des manières de fortifier du commissaire général des fortifications de Louis XIV. Cette étude montre combien Vauban a su, à partir de 1678, s'affranchir des tracés classiques de la fortification bastionnée pour créer ou réinventer des formes architecturales, dans une volonté continue de concevoir les ouvrages les mieux adaptés à la mise en défense des sites sur lesquels il intervient. Parmi les citations de formes architecturales anciennes, la reviviscence de la tour médiévale est particulièrement présente dans la fortification côtière et de montagne.

Abstract :

In spite of the simplistic classification of three systems generally used to study the work of Vauban, a detailed analysis of preserved fortifications, as well as plans of fortified cities and fortresses, reveals the diversity of approaches to fortification developed by Louis XIV's General Commissioner of Fortifications. This paper shows how much Vauban was able, from 1678, to free himself from classical designs to create or re-invent architectural shapes in a continuous effort to conceive structures best adapted to the defence of the sites in which he intervened. Among the references of ancient architectural forms, the revival of the medieval tower is particularly present in coastal and mountain fortifications.

Dans l'Abrégé de ses services rédigé en 1703, Vauban indique avoir « fait les projets de 160 places et plus, et de plusieurs ports de mer » (Vauban, 2007, p. 55). À partir de 1668, date à laquelle il devient le principal ingénieur militaire de Louis XIV, sous les ordres de Louvois – il n'est officiel-

lement nommé commissaire général des fortifications qu'en 1678 –, Vauban a en effet donné les dessins de la plus grande majorité des sites ayant fait l'objet de travaux de fortification et a contrôlé, modifié ou validé les projets des ingénieurs territoriaux travaillant à ses côtés.

L'analyse des fortifications encore existantes, comme celle des plans des places fortes et des mémoires descriptifs des projets, témoignent d'une évolution des manières de fortifier de Vauban au cours du temps et de l'émergence de formes nouvelles. Ces mutations des fortifications sont nées de la nécessité de faire face aux progrès de l'armement et aux améliorations apportées aux techniques de la guerre de siège, mais aussi de la volonté continue de Vauban de concevoir les formes les mieux adaptées à la mise en défense des sites sur lesquels il intervient.

I. La fortification bastionnée selon Vauban

1. Ses influences

Vauban a participé à quelques programmes de fortification au cours des premières années de ses fonctions d'ingénieur du roi, sous les ordres du chevalier de Clerville, premier commissaire général des fortifications de Louis XIV. Mais sa carrière de bâtisseur n'a vraiment débuté qu'en 1667, lorsque son projet pour la construction de la citadelle de Lille fut préféré à celui de Clerville. Dès lors, l'ingénieur va pendant quarante ans diriger et concevoir les projets de modernisation et de création des fortifications du royaume.

Vauban s'inscrit d'abord dans la lignée de ses prédécesseurs, français ou étrangers, théoriciens ou bâtisseurs, réalisant une synthèse des théories et pratiques qu'il estimait être les plus efficaces pour fortifier une place.

Fortifier une place c'est la renfermer de manière qu'avec un petit nombre d'hommes on puisse résister à un plus grand, & l'obliger au moins s'il s'en rend le maître, à y employer un temps fort considérable. Les places qui sont fortifiées le sont ou par la Nature ou par l'Art, ou par tous les deux ensemble

écrit Sauveur, mathématicien proche de Vauban et responsable de l'examen des candidats ingénieurs (Sauveur, Service historique de la défense). Dans sa conception de la fortification par art, Vauban a adopté de Jean Errard (1554-1610), ingénieur sous Henri IV, la conviction que l'efficacité de la défense d'une place reposait davantage sur les tirs d'infanterie que sur les feux d'artillerie, les boulets n'obtenant leur pleine efficacité qu'au moment où l'assaillant essayait de franchir le fossé (Rocolle, 1973, t. I, p. 207). À sa suite, Vauban a conçu pour l'aménagement des places fortes de vastes bastions, prévus pour accueillir 500 fantassins (contre 200 pour Errard). L'emprise au sol des bastions « vaubaniens » est ainsi beaucoup plus importante que dans les ouvrages conçus par ses prédécesseurs. Les feux d'infanterie, au moyen de mousquets puis de fusils, étaient répartis sur la longueur des faces des bastions, alors que les flancs étaient réservés aux

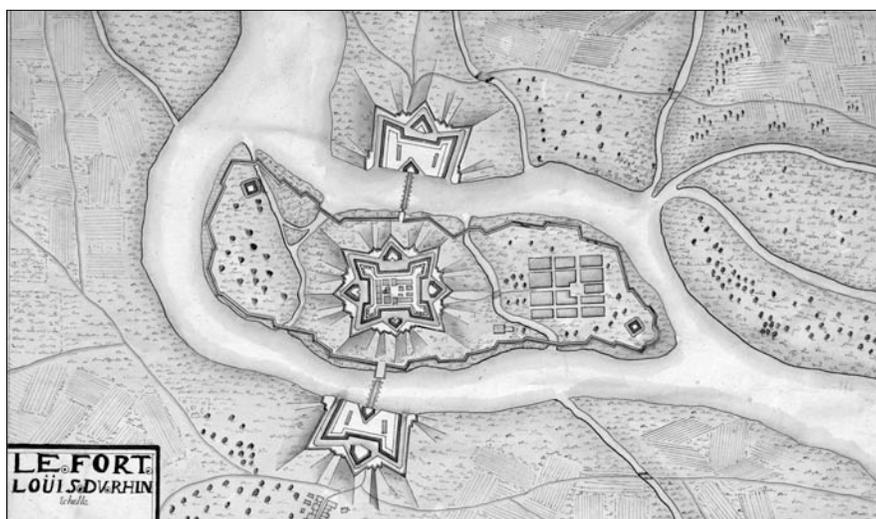
feux d'artillerie. La distance entre deux bastions était calculée en fonction de la portée de tir des mousquets, soit 120 toises environ (240 mètres).

Figure 1 : Lille et ses environs augmentée de ses fortifications depuis 1707 jusques et compris 1716



Sources : © Lille – Musée de l'Hospice Comtesse.

Figure 2 : Le Fort Louis du Rhin



Sources : © BnF, département des Estampes, Va67, t. 1, H145555.

De 1661 à 1678, les bastions dessinés par Vauban étaient uniquement à flancs droits. Ces flancs étaient tracés suivant un axe perpendiculaire, non pas à la courtine mais à la ligne de défense, ce qui signifie que les tirs réalisés depuis les flancs d'un bastion, au moyen de canons, permettaient de couvrir les faces du bastion voisin de manière à assurer un flanquement efficace de chaque organe composant l'enceinte urbaine. En cela Vauban reprenait les principes énoncés par l'ingénieur français Blaise de Pagan dans son traité théorique de fortification fondamental pour la seconde moitié du XVII^e siècle, *Les fortifications du comte de Pagan*, paru en 1645, principes aussi adoptés par les ingénieurs néerlandais à partir de Hendrick Ruse à la même époque. Les fortifications de Lille (fig. 1, p. 103), d'Ath, ou encore de Charleroi, toutes réalisées entre 1668 et 1671, sont conçues suivant ce tracé que Vauban réutilise encore en 1687 lors de la construction de Fort-Louis-du-Rhin (fig. 2, p. 103).

Vauban reprend aussi à son compte l'usage des dehors (demi-lunes, ouvrages à cornes, chemin-couvert et glacis) mis en œuvre par les Hollandais puis par les ingénieurs français de la première moitié du XVII^e siècle pour multiplier les obstacles face à l'assaillant. Il accorde une attention particulière aux chemins-couverts, cheminement continu établi au-delà des fossés, au départ du glacis, et qui enveloppe l'ensemble des dehors. Il permet aux fantassins de se déployer afin de lancer des incursions contre les armées ennemies, élément stratégique de grande importance pour Vauban. Pour permettre ces contre-offensives, Vauban aménage des places d'armes aux angles saillants et rentrants des chemins-couverts afin que les troupes puissent se regrouper. Les fantassins étaient protégés des tirs ennemis par l'implantation tout au long du chemin-couvert de grands massifs de terre appelés traverses.

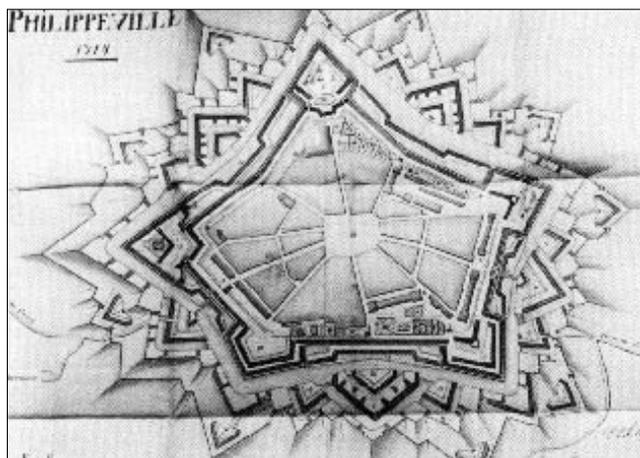
Vauban fait aussi systématiquement usage de tenailles, masses de terre dotées d'un parapet et placées dans le fossé pour protéger les courtines et les poternes placées en leur milieu, pour faciliter l'accès aux demi-lunes, mais aussi pour mettre les fantassins à l'abri face à l'assaillant lorsqu'il a pris place sur le chemin-couvert¹.

2. L'évolution du système bastionné

Vauban apporte une première variante à ce tracé bastionné lorsqu'il réalise à partir de 1671 la modernisation des fortifications de la place forte espagnole de Philippeville, alors intégrée au Pré Carré. Les bastions à flancs droits sont ici retranchés à la gorge (fig. 3, p. 105), aménagement défensif dont il fait l'apologie dans son *Traité de la défense des places* (Virol, 2007, p. 1346) mais qu'il utilise peu au cours de sa carrière.

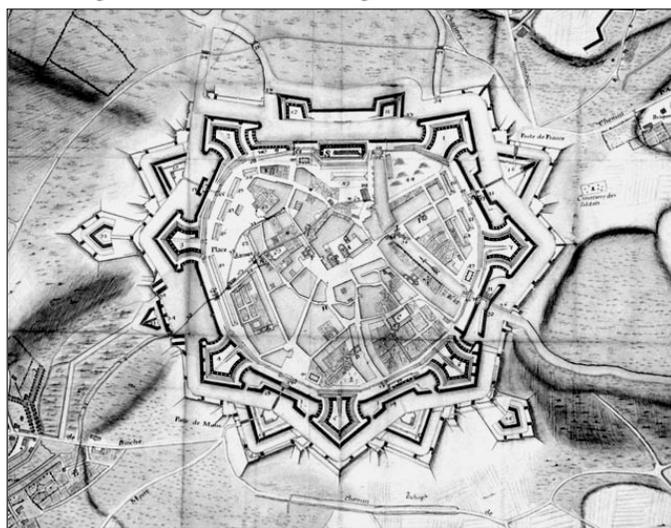
1. « Traité de la défense des places », in Virol, 2007, p. 1348.

Figure 3 : Philippeville, 1718



Sources : © Collection du ministère de la Défense, Service historique de la Défense, département de l'armée de terre, Vincennes.

Figure 4 : Plan de Maubeuge, De la Combe, 1716



Sources : © Musée des plans-reliefs, Paris – photo. B. Arrigoni.

En revanche, dès 1678, date à laquelle il est officiellement nommé commissaire général des fortifications, Vauban donne une nouvelle évolution au tracé bastionné, qui va dès lors constituer une sorte de marque de fabrique pour les fortifications qu'il conçoit en terrain plat. Il remet à l'honneur l'usage des flancs à orillons, qui permettaient de mettre les pièces d'artillerie à l'abri derrière un massif de maçonnerie. Pour multiplier et renforcer l'efficacité des tirs effectués depuis ces flancs pour battre les fossés perpendiculairement aux lignes de défense des ouvrages, Vauban leur donne un tracé

courbe renforcé par le tracé légèrement brisé de la courtine adjacente. Par rapport aux épais orillons en usage au XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle, ceux de plan arrondi dessinés par Vauban ne mesurent plus qu'un tiers de la longueur du flanc du bastion. Le commissaire général des fortifications emploie ce tracé pour la première fois lors de l'aménagement des places fortes de Maubeuge (fig. 4, p. 105), puis de Menin, en 1678. On le retrouve au fil des années lors de la réalisation de la plupart des places fortes, telles Phalsbourg (1679), Sarrelouis (1680), la citadelle de Strasbourg et une partie de l'enceinte urbaine (1681), Saint-Martin-de-Ré (1681) (fig. 5, p. 106), le quartier du Battant à Besançon (fig. 6, p. 1), ou encore le front d'Eygliers à Montdauphin (1693) (fig. 7, p. 106), etc.

Figure 5 : Vue du plan-relief de Saint-Martin-de-Ré



Sources : © Musée des plans-reliefs, Paris, photo. C. Corvisier.

Figure 7 : Plan de Montdauphin pour servir au projet de 1705



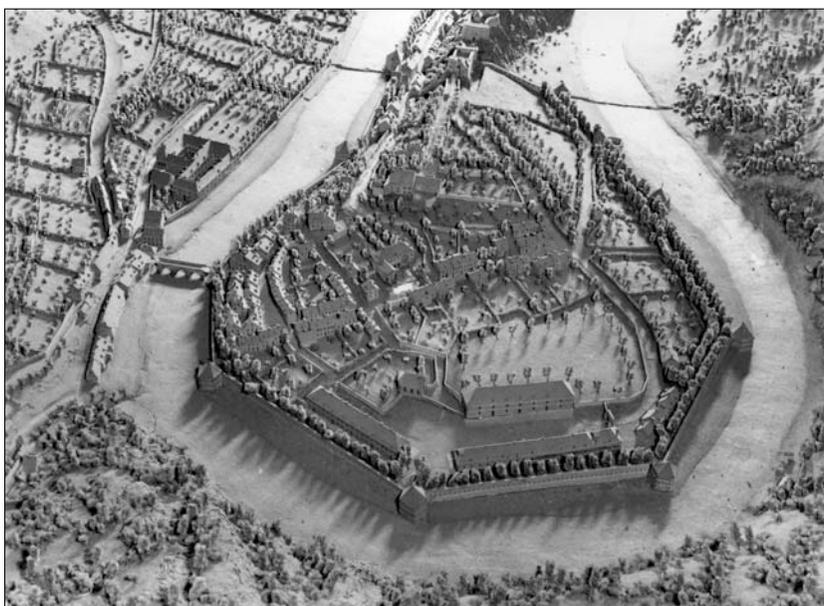
Sources : © Collection du ministère de la Défense, Service historique de la Défense, département de l'armée de terre, Vincennes, 1VH 1193 n° 21.

3. Naissance des tours bastionnées

À partir de 1679, Vauban va aussi s'affranchir des tracés classiques de la fortification bastionnée pour inventer de nouvelles formes défensives adaptées aux terrains sur lesquels il intervient.

À Bouillon d'abord, ville des Ardennes établie dans un méandre de la Semois dominé par un château implanté sur un promontoire, Vauban créa en 1679 une enceinte urbaine ponctuée de neuf tours bastionnées (fig. 8, p. 107). Il tire ici parti de la défense naturelle de la ville offerte par la rivière pour créer un petit rempart à peu de frais, flanqué non plus par de vastes bastions mais par des tours d'infanterie. Par cet aménagement, il remet à l'honneur une forme défensive depuis longtemps abandonnée, la tour.

Figure 8 : Vue du plan-relief de Bouillon



Sources : © Musée des plans-reliefs, Paris.

Le commissaire général des fortifications réutilise ce principe pour la mise en défense de Besançon, site présentant de grandes similitudes avec celui de Bouillon par sa configuration : la ville est établie dans un méandre du Doubs et est dominée par un promontoire sur lequel Vauban établit une citadelle à partir de 1678. Pour résoudre le problème des commandements multiples de la ville par les hauteurs voisines, Vauban se laisse le temps de la réflexion afin d'établir un projet définitif pour l'enceinte urbaine. Il propose une première solution dans un projet daté de 1680 qui consiste en la démolition des murailles médiévales pour construire « de petits bastions d'une fabrique particulière ». En l'absence de plans conservés, on ne sait pas à quoi pouvaient ressembler ces petits bastions, mais ils pouvaient être pro-

ches de ceux conçus pour l'enceinte urbaine du Château-d'Oléron, projetés en 1685 et mis en œuvre en 1700 seulement (fig. 9, p. 108). Ce n'est qu'en avril 1687, alors qu'il séjourne dans son château de Bazoches, que le commissaire général des fortifications met au propre le dessin de tours bastionnées pour la défense de Besançon, plus vastes et plus solides que celles de Bouillon (fig. 10, p. II). Le peu d'espace disponible entre le cours de la rivière et la ville intra-muros aurait imposé de raser une partie des constructions en place si l'on avait voulu implanter de vastes bastions qui, même équipés de traverses très hautes, n'auraient pu protéger canons et artilleurs des tirs en provenance des hauteurs dominant la ville. À l'inverse, les tours bastionnées, ici conçues pour l'artillerie, permettent de placer les canons à l'abri des tirs, sous la protection de casemates voûtées à l'épreuve des bombardements. Leur faible emprise au sol les protège aussi en partie des tirs des canons par la difficulté à pouvoir les ajuster (fig. 11, p. II).

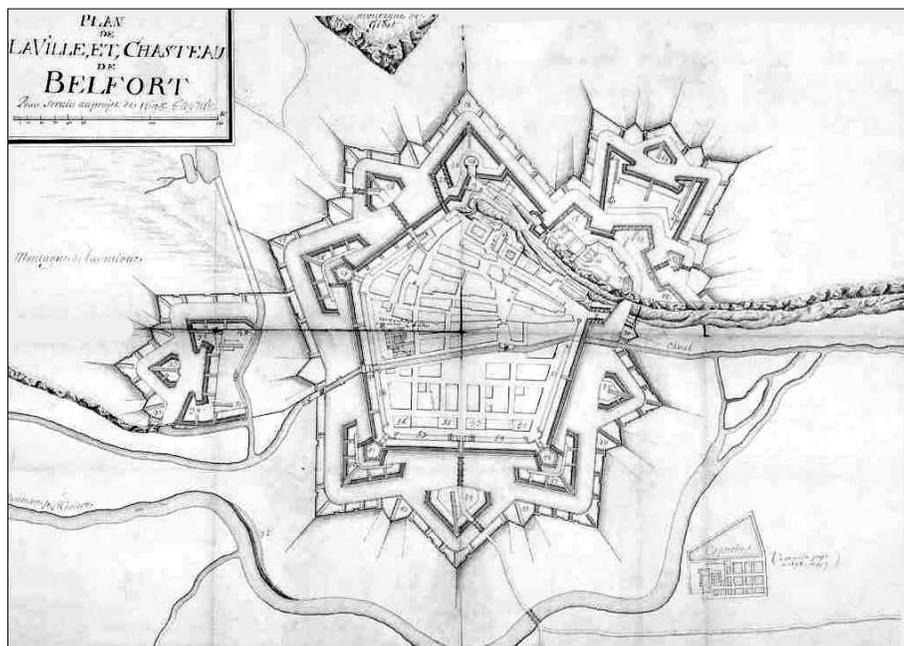
Figure 9 : Les petits bastions de l'enceinte urbaine du Château d'Oléron



Sources : © Musée des plans-reliefs, Paris – photo. C. Corvisier.

Le système des tours bastionnées simples est de nouveau utilisé par Vauban lors de l'aménagement entre 1687 et 1692 de la ville neuve de Mont-Royal, établie sur un promontoire inscrit dans une boucle de la Moselle à proximité de la ville de Trarbach en Allemagne. Cette ville éphémère, détruite en 1697 en application du traité de Ryswick, n'est plus connue que par l'iconographie la représentant (fig. 12, p. 109). Ici encore, les fortifications sont conçues pour compléter les défenses naturelles du site avec une grande économie de moyens. La ville est protégée au nord et au sud par deux fronts

Figure 13 : Plan de la Ville et Château de Belfort pour servir au projet de 1695



Sources : © Musée des plans-reliefs, Paris – photo. B. Arrigoni.

Comme à Besançon, les tours bastionnées de Belfort sont dotées d'un étage voûté à l'épreuve des bombes. Elles comportent aussi des salles souterraines pouvant abriter hommes et munitions. L'aménagement d'espaces casematés qui offrent des lieux de stockage dans les places fortes va être préconisé par Vauban qui propose par la suite la création d'espaces souterrains dans les bastions d'un certain nombre de places dans lesquelles il est déjà intervenu. On en trouve un exemple dans le projet qu'il établit en 1700 pour le site de Mont-Dauphin, où il demande la réalisation de vastes souterrains dans le bastion Royal du front d'Eyglies. Vauban développe aussi cette idée dans son *Traité de la défense des places* lorsqu'il écrit :

On n'a rien trouvé de mieux jusqu'à présent pour la défense des places que les bastions, dont les meilleurs sont ceux qui ont des flancs à orillons faits à la moderne, et des flancs bas intérieurs, lesquels, outre leur usage ordinaire peuvent encore servir de souterrains quand ils ne sont pas attaqués (Vauban, 2007, p. 1 345).

Il propose ainsi en 1706 un retour à des formes défensives utilisées au XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle : le bastion à orillons avec aménagement de batteries casematées dans ses flancs.

Le commissaire général des fortifications va encore faire usage des tours bastionnées complétées par des contre-gardes lors de l'aménagement de la place forte de plaine de Landau (fig. 14, p. III) en Allemagne, toujours

durant l'année 1687. Puis il conçoit une ultime variante de ce système lors de la construction de la place forte de Neuf-Brisach à partir de 1698, pour laquelle il développe encore le principe de multiplications des éléments défensifs (fig. 15, p. III). Pour la réalisation de cette ville neuve établie dans la plaine d'Alsace, face à Brisach, Louis XIV choisit parmi les trois projets présentés par Vauban le plus sophistiqué. La ville est un octogone régulier dont l'enceinte est dotée de tours bastionnées protégées par des contre-gardes. Les courtines dessinées par Vauban adoptent aussi un tracé bastionné créant des flancs prévus pour recevoir deux canons. Enfin, les demi-lunes implantées devant les quatre portes de la ville reprennent le principe de dédoublement des défenses, chacune de ces demi-lunes étant dotée d'un réduit.

La diversité des fortifications mises en œuvre par Vauban tout au long de sa carrière rend compte de ses très grandes capacités de synthèse des meilleurs pratiques existantes mais aussi de création de formes nouvelles les mieux adaptées aux contraintes topographiques des sites sur lesquels il intervient. Le terme de « système », que l'on trouve fréquemment dans les écrits de Vauban et de ses ingénieurs, était employé pour désigner l'assemblage d'éléments qui composent une fortification et non pour se référer à un modèle pré-établi. Il est en effet difficile de retrouver dans l'œuvre de Vauban les trois grands systèmes défensifs mis en avant par Cormontaigne au XVIII^e siècle. Seul l'usage de grands fronts bastionnés avec flancs droits, puis à orillons, constitue une constante de l'œuvre de Vauban pour l'aménagement des enceintes urbaines en terrain plat. Le plus souvent Vauban a préféré combiner différents éléments pour réaliser le système défensif qu'il estimait le plus approprié, comme par exemple à Mont-Dauphin, à Besançon ou à Mont-Royal.

Vauban s'est ainsi toujours refusé à écrire un quelconque traité de fortification :

Voulez-vous que j'enseigne qu'une courtine est entre deux bastions, qu'un bastion est composé d'un angle et de deux faces, etc. Cela n'est pas mon fait.

Et de rajouter :

L'art de fortifier ne consiste pas dans des règles et dans des systèmes mais uniquement dans le bon sens et dans l'expérience.

Ces propos qu'il aurait tenus sont rapportés par son secrétaire et desinateur Thomassin, ingénieur du roi, dans ses Mémoires sur la fortification, fondés sur les principes et les méthodes de la fortification de M. le maréchal de Vauban². Mais à la fin de sa carrière, Vauban va néanmoins consigner dans le *Traité de la défense des places* (Virol, 2007, p. 1 327-1 492), mis en forme en 1706, des éléments de synthèse de sa pensée mise au service de la conception des fortifications, fruits de quarante années d'expérience. Dans la première partie de ce *Traité*, Vauban expose ainsi les principes de la fortifi-

2. Traité manuscrit en trois volumes rédigé en 1712, Service historique de la Défense, Bibliothèque de l'armée de terre, Ms in 4° 9-1 à 3.

cation bastionnée, avec une description des différents organes la composant, leurs fonctions et leurs avantages, ainsi que la manière dont il faut les construire. Ces écrits ne rendent pas compte de l'ampleur de la diversité de ses constructions. Ainsi seul l'usage des bastions à orillons est mentionné et nullement celui des tours bastionnées dont il a fait l'apologie en 1687, pas plus que les différents types de tours dont il a largement fait usage pour la défense des côtes ou en montagne, simplement évoqués dans le *Traité de la fortification de campagne* (Virol, 2007, p. 1 493-1 623) rédigé en 1705.

II. Reprises et citations des formes de l'architecture militaire médiévale dans la fortification de Vauban

Au-delà de l'invention ponctuelle d'un modèle original et moderne de tour bastionnée, proposé comme alternative au bastion, le recours à des formes architecturales plus nettement néo-médiévales est un aspect peu commenté, mais bien réel, de l'art de fortifier de Vauban.

La principale manifestation de cette réminiscence est incontestablement la remise à l'honneur de la tour verticale à étages, munie d'organes et d'accessoires caractéristiques comme les mâchicoulis, les hourds, ou les créneaux de fusillade dont l'aspect rappelle les archères. Dans certains cas conçue comme ouvrage de flanquement fonctionnel et non hiérarchisé, sur l'enceinte d'une place forte, la tour retrouve par ailleurs, dans l'oeuvre de Vauban, la dimension, l'isolement et la valeur symbolique de l'élément prééminent du château médiéval, le « donjon ».

Ce parti-pris à première vue surprenant ne témoigne jamais, on s'en doute, d'un manque d'imagination dictant une option simplement rétrograde, mais bien au contraire du pragmatisme et du non-conformisme d'un esprit créatif en pleine possession de ses moyens. Il ne s'agit pas d'imiter, mais bien de reformuler et réinventer des solutions architecturales éprouvées et périmées en apparence, si elles s'avèrent les plus adaptées aux impératifs topographiques et programmatiques. De fait, l'adoption des formes néo-médiévales, pour Vauban et pour certains de ses ingénieurs territoriaux, tels Niquet ou De Combes, ne se limite pas à des solutions uniques au cas par cas, mais comporte le plus souvent l'intention de définir et de promouvoir un modèle-type.

Réalisés ou non, les projets de Vauban déclinant ces tours flanquantes ou éminentes, sont tous postérieurs à sa promotion de commissaire général des fortifications : ils sont l'oeuvre d'un ingénieur aménageur chevronné ayant les coudées franches en termes de propositions, à l'échelle d'un territoire national dont il connaît, pour chaque région frontrière à défendre, les particularités géographiques.

La reviviscence de la tour médiévale chez Vauban et ses subordonnés ne survient donc pas dans n'importe quel paysage. Elle s'affirme comme un poncif de la fortification de montagne d'une part, particulièrement dans les

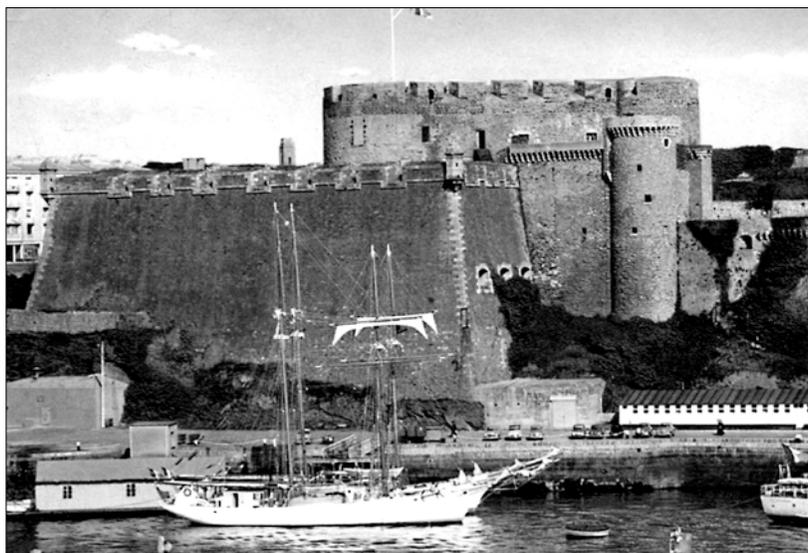
places des Alpes, et de la fortification côtière ou littorale d'autre part, pour les ouvrages d'appoint³.

1. La présence de fortifications médiévales dans les places fortes publiques, château ou « donjons » adaptés

Si les enceintes médiévales des villes devenues places fortes d'Etat, largement adaptées, voire remplacées par des fronts bastionnés dès le XVII^e siècle, étaient donc moins présentes dans le champ visuel des ingénieurs militaires du dernier tiers du siècle suivant, tel n'était pas le cas des châteaux et des tours maîtresses. En effet, un bon nombre de places anciennes, notamment littorales, encore peu modernisées avant Vauban, mais aussi des forteresses de montagne d'étendue restreinte, avaient pour noyau un château-fort médiéval.

Si Vauban fait peu de cas de la capacité défensive de ces édifices « antiques », au bout du compte, il n'emploie pas à leur égard de termes plus péjoratifs que ceux qu'il réserve à certains petits forts bastionnés du XVI^e siècle, parfois qualifiés de « colifichets »⁴.

Figure 16 : Le donjon de Brest



Sources : Carte postale ancienne, coll. part.

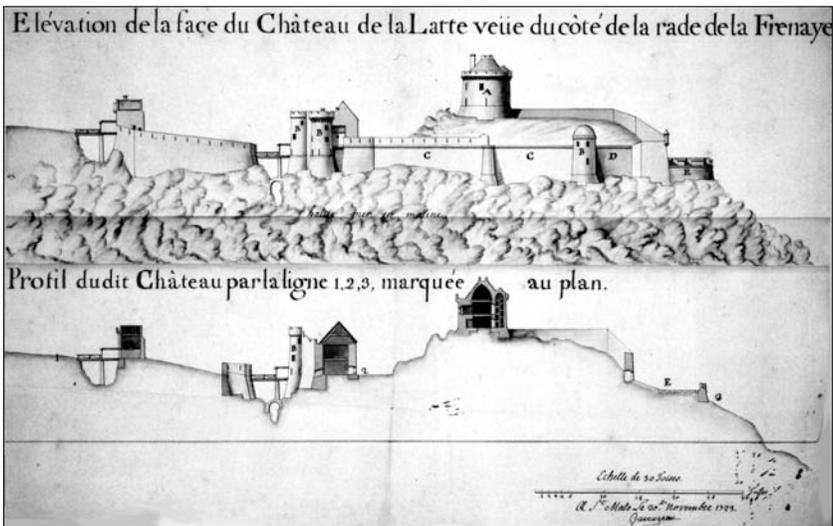
-
3. Le sujet de cette seconde partie n'a été abordé à ce jour que par deux contributions, magistrales, l'une de Robert Bornecque, 1976, dont le champ d'investigation est resserré sur les Alpes et Vauban, l'autre de Philippe Truttmann 1993, qui s'intéresse à la persistance du motif de la tour dans l'architecture militaire française de Richelieu à 1914. Il nous est agréable de rendre hommage ici à la mémoire de P. Truttmann, récemment décédé.
 4. Terme employé pour le fort Carré d'Antibes et pour le fort du Mont-Alban près de Nice.

Quelques cas – mais la liste en est plus longue – illustrent bien cette présence des châteaux-forts et leur prise en compte dans les programmes.

Dans son projet de 1683 pour Brest, Vauban ne retouche pas le château royal à grosses tours d'artillerie mais montre peu d'égard pour l'ancien donjon des ducs de Bretagne, dont il réunit les deux tours maîtresses gothiques du XV^e siècle en les découronnant pour former une énorme batterie avec plate-forme sur voûte à l'épreuve. La silhouette alourdie de ce « donjon » n'en conserve pas moins sa prééminence au sein du château (fig. 16, p. 113).

À Fouras, à partir de 1689, l'adaptation d'un château en bord de mer est conduite par François Ferry, directeur des fortifications des côtes océaniques; l'imposante tour maîtresse carrée des XIV^e et XV^e siècles est casematée à l'intérieur et munie – comme le donjon de Brest – d'une plate-forme à parapet d'artillerie, cette et son enceinte même conservent leur apparence médiévale, respectée par l'ingénieur. Cette discrétion de l'intervention préservant l'aspect « féodal » caractérise aussi l'adaptation en batterie de côte du Fort-la-Latte (fig. 17, p. 114), près du Cap Fréhel par l'ingénieur Siméon Garangeau, chargé de la Bretagne, en 1691.

Figure 17 : Fort Lalatte par Garangeau



Sources : © Musée des plans-reliefs, Paris.

Dans les Alpes, Vauban eut à intervenir sur plusieurs places dont le point culminant était occupé par un château médiéval imposant flanqué de tourelles élancées, qu'il conserva chaque fois, pour ses capacités d'hébergement de troupes, améliorant ou créant une enceinte extérieure bastionnée. C'était le cas de Pignerol; cette place, qui comportait aussi une enceinte urbaine, avait été actualisée en 1630-1635 par les ingénieurs Le Camus et d'Argencourt. Les projets et travaux de Vauban s'y échelonnent de 1682 à

1692. À Exilles (fig. 18, p. 115), un château isolé avait été bastionné par Jean de Beins dès 1598. Des deux projets de renforcement de Vauban en 1692 et 1700, seul le second fut suivi de travaux. Ces deux places conquises par la France sous Henri IV et sous Louis XIII furent récupérées par le duc de Savoie, en 1696 et en 1708.

Château-Queyras (fig. 19, p. 116), forteresse frontalière demeurée française, a conservé l'aspect qu'Exilles et Pignerol ont perdu, soit celui d'un château médiéval pittoresque barrant une vallée, doté par Vauban, à l'issue de deux projets contemporains de ceux d'Exilles, d'une enceinte basse ou fausse braie du côté de l'entrée, avec demi-lune, locaux voûtés à l'épreuve, traverse.

Moins connue est la forteresse savoyarde aujourd'hui détruite de Saorge, prise avec Nice en 1691 et restituée à Victor-Amédée II dès 1696. Il en reste des précieux relevés signés de Vauban, datés de 1693, pour un projet d'achèvement des fortifications nouvelles et de logements de garnison commencés en 1691 ; ces dessins (fig. 20, p. 116) montrent avec précision le caractère médiéval de ce grand château dominant la vallée de la Roya, nullement remis en cause par le projet. Citons encore le cas de la place de Seyne, où une tour maîtresse médiévale est incluse dans le projet conçu par Vauban en 1693, et celui de Guillaumes (fig. 21, p. 117), où un « donjon » médiéval des comtes de Provence, actualisé entre 1571 et 1595 fut finalement conservé et adapté plutôt que reconstruit, après 1693. Nous allons y revenir, car ces deux petites places de montagne provençales sont en effet très représentatives de la typologie néo-médiévale dont pouvaient faire usage Vauban et ses subordonnés pour les ouvrages neufs, sur des sites fortifiés « organiques » peu ou pas actualisés avant eux.

Figure 18 : Exilles. État des lieux en 1681 d'après une gravure de 1872



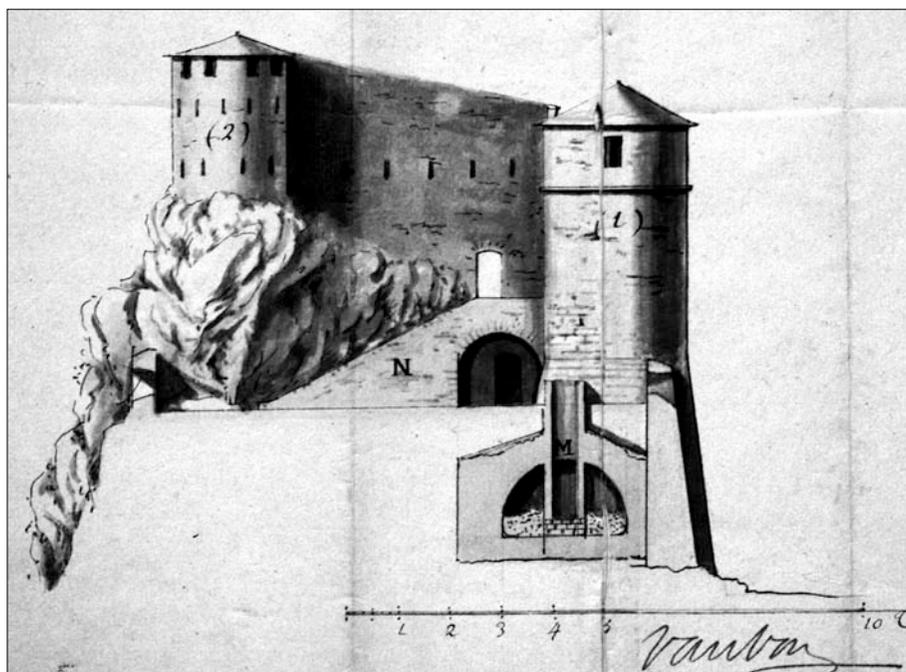
Sources : Iung, [1872] 1873.

Figure 19 : Château-Queyras



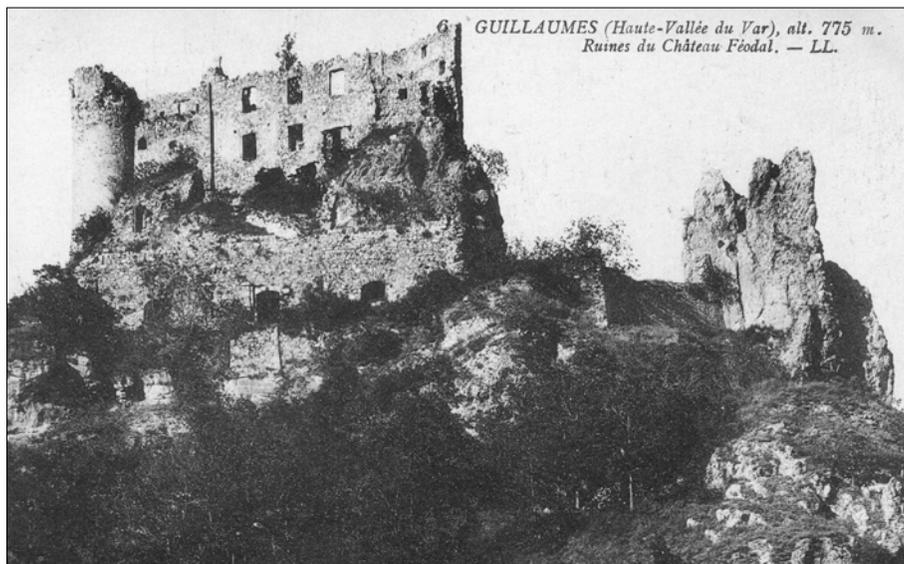
Sources : © Photo. C. Corvisier.

Figure 20 : Saorge, détail



Sources : © Collection du ministère de la Défense, Service historique de la Défense, département de l'armée de terre, Vincennes, 1VH22H1 n° 4 – photo. C. Corvisier.

Figure 21 : Guillaumes



Sources : Carte postale 1900, coll. part.

*2. Fortifications, redoutes et tours vigies de montagne dans les places des Alpes, la théorie et la pratique*⁵

Robert Bornecque a fort bien reconstitué, d'après les dessins des projets des places des Alpes entre 1690 et 1700, les efforts quelque peu divergents de Vauban et de son directeur des fortifications des Alpes et de Provence, Antoine Niquet, pour définir un modèle-type de tour bastionnée différent de celui appliqué antérieurement à Besançon ou à Belfort, et plus proche des tours médiévales, par le gabarit et la forme.

En 1690 et 1691, Niquet conçoit et réalise à Colmars, Seyne, Entrevaux et Guillaumes un modèle économique de tour d'infanterie crénelée de plan pentagonal allongé (fig. 22, p. 118). Vauban juge ces tours trop frêles et inutiles, au point qu'il fait en sorte qu'aucune autre ne soit réalisée, et dessaisit Niquet de la conduite des travaux de ces places, au bénéfice de l'ingénieur territorial du Dauphiné Guy Creuzet de Richerand. Convaincu du fait que les tours bastionnées doivent être des ouvrages d'artillerie robustes, Vauban conçoit deux modèles-types, l'un de plan semi-cylindrique ou en fer-à-cheval, l'autre de plan pentagonal. Le premier type connaît deux variantes, l'une à deux niveaux casematés et plate-forme, proposé seulement en 1692 pour Embrun, l'autre à trois niveaux, avec toit et éperon en capitale (fig. 23, p. 119), proposé en 1700 pour Fenestrelle, Colmars, Seyne, Saint-Vincent,

5. Nous n'évoquons pas, dans le cadre limité de cet article, les quelques tours carrées néo-médiévales normatives que Vauban fit édifier en satellite de trois places fortes du Roussillon : Port-Vendres, Fort de Bellegarde, Fort-les-Bains ; voir Truttmann, 1993, p. 42-49.

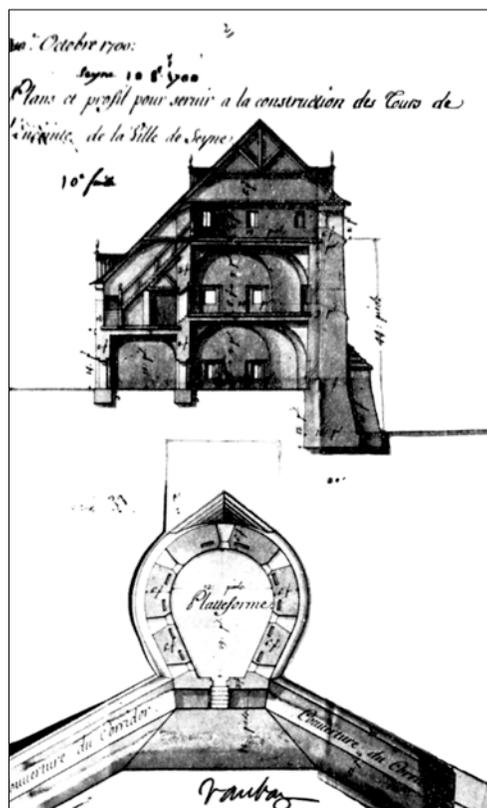
Guillaumes. Le modèle-type de tour bastionnée pentagonale, avec ou sans pilier central délestant les voûtes, à l'épreuve, des étages, est proposé en décembre 1792 à Sisteron, en 1793 à Colmars, Entrevaux, Guillaumes, Gap et Digne, et représenté en 1700 pour certaines de ces places. La mise en oeuvre de ces ouvrages était coûteuse, souvent au-dessus des moyens que l'administration centrale entendait consacrer à des places assez mineures, en sorte qu'aucune tour bastionnée du type en fer-à-cheval n'a jamais été construite. Le type pentagonal a été réalisé, avec quelques infidélités au modèle normatif, à Entrevaux, à Guillaumes (deux tours dans chaque cas) et à Antibes (une tour).

Figure 22 : Colmars, tour Niquet



Sources : © Service régional de l'Inventaire PACA – photo. Roucaute.

Figure 23 : Seyne, projet de tour bastionnée

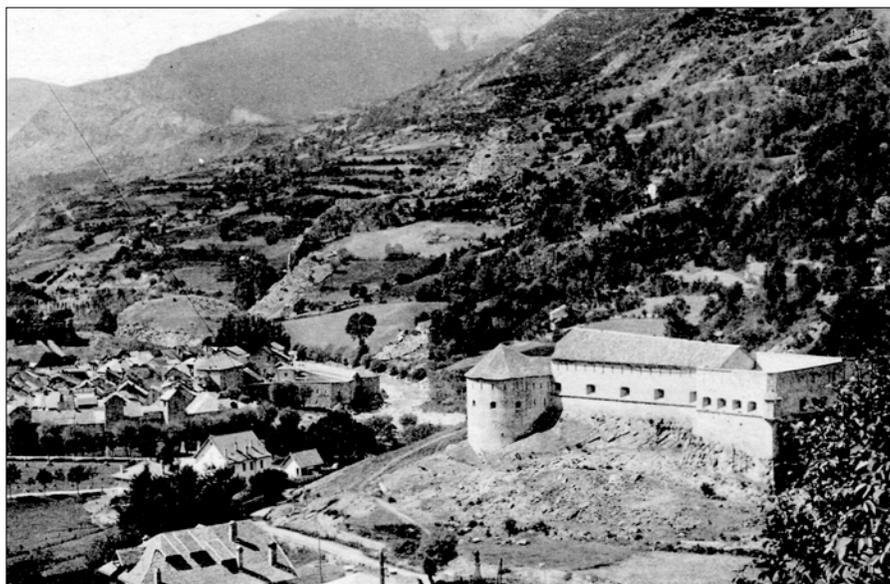


Sources : © Collection du ministère de la Défense, Service historique de la Défense, département de l'armée de terre, Vincennes, 1VH1703 n° 11 – photo. Roucaute.

Les difficultés à obtenir le financement des programmes ambitieux proposés par Vauban, et un certain scepticismisme quant à l'utilité des tours et ouvrages d'artillerie en montagne ont porté Richerand à une réalisation des projets du « patron » à l'économie. Ses réalisations témoignent de compromis et d'un retour vers des ouvrages moins solides et privilégiant l'infanterie, comme les tours de Niquet, mais sans souci normatif, tout en restant évocateurs de formes médiévales.

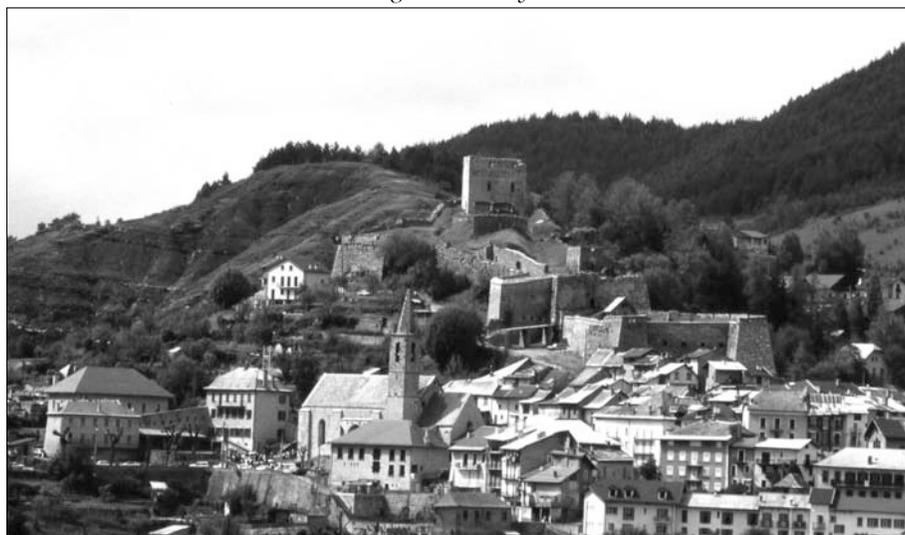
À Colmars, subsistent les tours d'enceinte de Niquet de 1690, jamais remplacées en dépit du projet de Vauban de 1693 : celui-ci proposait en outre deux ouvrages détachés en forme de redoute carrée adaptée au canon. L'un d'eux fut réalisé par Richerand conformément au projet, l'autre devint un fort plus complexe mais assez fragile (fig. 24, p. 120), à la fois ouvrage d'artillerie et d'infanterie, pourvu à l'un de ses angles d'une tour en fer-à-cheval aux murs maigres, percée de créneaux sur deux étages, variante pauvre des tours bastionnées en fer à cheval de Vauban.

Figure 24 : Colmars



Sources : Carte postale 1900, coll. part.

Figure 25 : Seyne

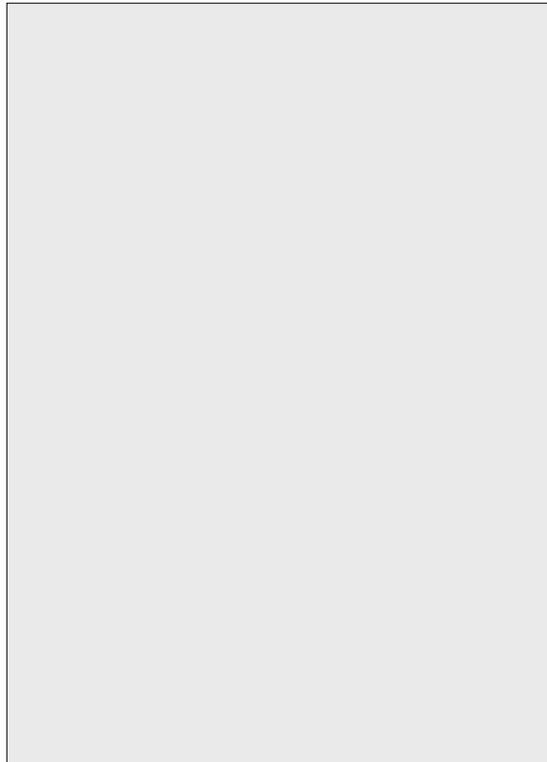


Sources : © Service régional de l'Inventaire PACA – photo. Roucaute.

Comme Colmars, Seyne possédait une petite enceinte d'agglomération remontant au XVI^e siècle, complétée en 1691 de tours-type de Niquet. La réalisation par Richerand du projet Vauban de 1693 comporte la création, hors enceinte, d'une petite citadelle enveloppant la tour maîtresse médiévale

qui domine le village. Dépourvue des bastionnets prévus par Vauban et adaptée aux irrégularités du rocher, l'enceinte de cette citadelle renforce l'apparence néo-féodale de l'ensemble des fortifications de Seyne (fig. 25, p. 120). Une redoute en forme de petite tour carrée à bretèche prévue par Vauban en 1700 n'a pas été réalisée, à la différence d'un ouvrage analogue, mais plus monumental, proposé par Vauban fin 1692 sur le site de Saint-Vincent : il s'agit d'une ample tour réduite à mâchicoulis et échauguettes, à trois étages et divisions internes, avec chemise rapprochée, en tous points comparable à un donjon d'époque romane (fig. 26, p. IV), que son concepteur n'hésite pas à qualifier de « chef d'œuvre ». La réalisation par Richerand prive la tour de ses mâchicoulis, mais dote l'enceinte d'un front d'entrée à cornes. Une très petite tour vigie crénelée et hourdée (fig. 27, p. 121) est bâtie en appoint en 1696, approuvée par Vauban dans son projet non réalisé de 1700.

Figure 27 : Saint-Vincent, tour



Sources : Carte postale 1900, coll. part.

Les projets de Vauban de 1693 pour Guillaumes et Entrevaux, faisant suite à ceux de Niquet, ont en commun d'embrasser une petite ville déjà close, et un château qui la domine sur un piton rocheux, susceptible de tenir

lieu de citadelle. À Guillaumes, les tours bastionnées pentagonales prévues ne sont pas réalisées pour la ville, mais seulement pour le « cornichon » du château, construit à neuf devant le complexe médiéval compact dit « donjon » (fig. 28, p. 122), recyclé en caserne. Ces tours du cornichon comportaient deux étages avec pilier central et un grenier. Richerand ajoutera un hourd au donjon médiéval et, après 1700 percera le sommet de sa tour ronde de créneaux de fusillade rappelant les archères médiévales des niveaux inférieurs.

Le projet d'*Entrevaux*, conçu en 1693 par Vauban sans avoir vu les lieux, comporte la suppression d'une tour crénelée bâtie par Niquet deux ans plus tôt sur le front de ville bordant le Var, pour lui substituer deux tours bastionnées pentagonales. Commencées l'année même, ces tours (fig. 29, p. 123) sont les seules réalisées dans les Alpes à peu près conformes au modèle-type et bien conservées. Les autres ouvrages réalisés par Niquet, avant ou en vertu des projets de Vauban, combinent modernité (ouvrages à cornes) et citations néo-médiévales. Le château, à l'origine peu fortifié et sans accès par la ville, est pourvu d'un « donjon » conçu par Niquet, d'une porte de secours à pont-levis et bretèche d'aspect médiéval (fig. 30, p. 123), puis est relié à la ville par une rampe en lacets, traversant à mi-pente un vaste ouvrage à cornes, dont seules les tours bastionnées, basses et non voûtées, ont été réalisées. Sur la rive droite du Var, en tête du pont de la principale porte de ville, une petite tour-porte à mâchicoulis et créneaux a été édifiée plus tard faute d'exécution d'un dehors plus ambitieux.

Figure 28 : Guillaumes, plan en 1700



Sources : © D'après Vauban, Plan (château et agglomération), 1^{ère} feuille, 19 nov. 1700, collection du ministère de la Défense, Service historique de la Défense, département de l'armée de terre – Dessin Catherine Poteur (Poteur et Poteur, 2003).

Figure 29 : Entrevaux, tours Vauban



Sources : © Photo. C. Corvisier.

Figure 30 : Entrevaux, château



Sources : © Photo. C. Corvisier.

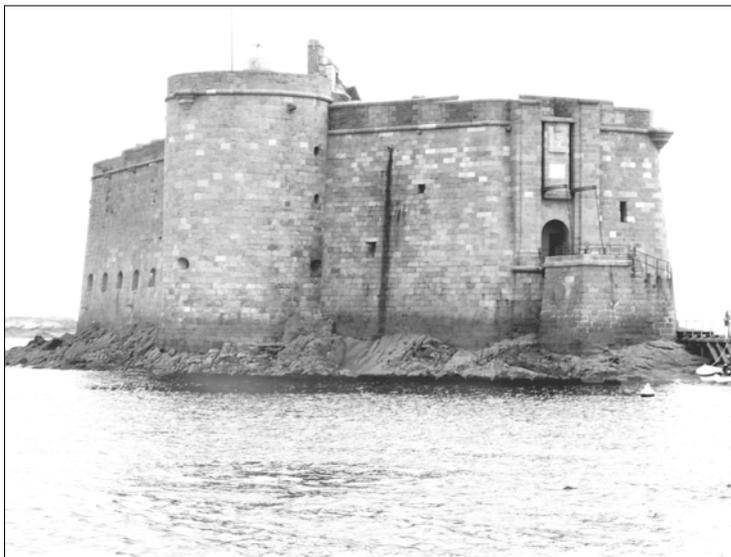
3. Batteries à tour à la mer, risbans et tours côtières, les donjons garde-côtes de l'absolutisme

La stratégie de défense du littoral, aux abords des places fortes portuaires et de leur rade, s'est appuyée, dès le début du XVI^e siècle, sur la mise en place d'ouvrages avancés ou détachés, petits forts, batteries et tours édifiés sur la côte pour contrôler les abords, à l'entrée des passes des ports ou des rades, pour le tir contre les bateaux, ou à la mer, sur des flots ou enrochements, voire sur des pilotis (les « risbans »). D'autre part, en Méditerranée, les côtes découpées de la Provence, exposées de façon chronique aux campagnes de course barbaresques, puis, à partir du XVI^e siècle, à celles de la flotte espagnole, comportaient de petits ouvrages de surveillance. Le modèle de la tour, grosse rondelle d'artillerie ou simple vigie, s'est imposé au XVI^e siècle dans ce contexte méditerranéen, au point que l'Office de Saint-Georges, administrateur de la Corse pour la république de Gênes, en fit un système, dotant l'île de quatre-vingt-huit tours vigies côtières entre 1510 et 1610. Les premières fortifications royales de Marseille, de Toulon et d'Antibes sous François I^{er} et Henri II, prenaient la forme de grosses tours complexes formant batterie, tout comme, sous Henri IV, le « donjon » formant à lui seul la citadelle de Saint-Tropez (1602-1607), oeuvre de l'ingénieur Raymond de Bonnefons. Commandée par Richelieu en 1635, une nouvelle campagne de mise en défense des côtes de Provence, avec pour point focal les îles d'Hyères, s'est concrétisée par la construction de batteries côtières prenant invariablement la forme de petits forts resserrés autour d'une tour casematée, le plus souvent circulaire, ou limités à cette seule tour, comme les ouvrages génois de Corse.

Ces divers ouvrages côtiers ou portuaires modernes, reprenant la forme de donjons médiévaux, sont donc les antécédents directs de la typologie ostentatoire « néo-féodale » choisie par Vauban pour bon nombre des batteries neuves littorales qu'il met au point à partir du milieu de la décennie 1680 sur les côtes de France, plus spécialement la façade atlantique, qui en était peu pourvue avant lui. Les batteries à tour maîtresse ou les tours côtières de Vauban et de ses subordonnés, toujours fondées au niveau de la mer, sont moins frustes, plus complexes et souvent plus élancées et néo-médiévales dans leur silhouette que celles de Richelieu, qui, notamment, ne comportaient jamais de mâchicoulis ou de tourelle d'escalier. En outre, l'architecture, là encore chez Vauban, y est à la recherche d'une norme, sans toutefois arrêter un modèle-type absolu.

Hors de la catégorie de la batterie à tour maîtresse, puisqu'il s'agit d'une batterie haute casematée à cour intérieure, le « château du Taureau » sur un îlot au large de Morlaix, doit peut-être à la tour d'artillerie royale préexistante (1522) à laquelle il s'appuie son aspect final de château fort compact, au moins côté entrée (fig. 31, p. 125). L'ensemble est réalisé à partir de 1689 sur projet de Vauban, par les ingénieurs Garengeau et Frézier.

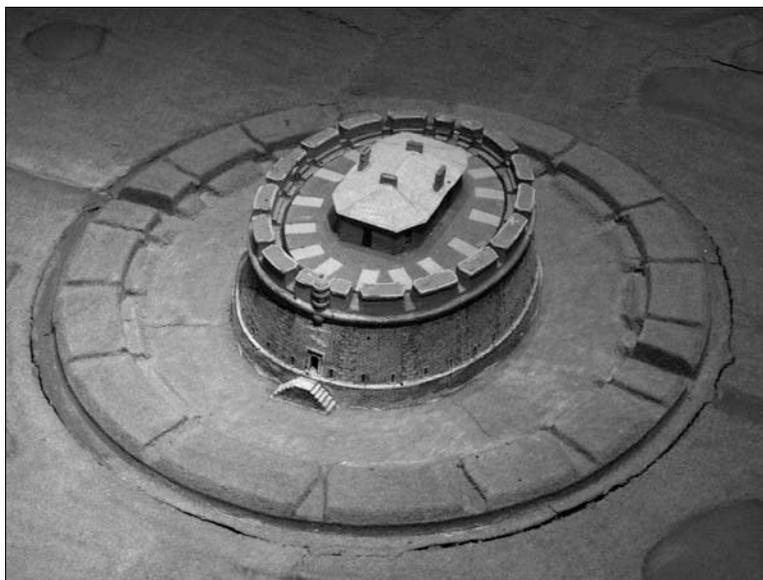
Figure 31 : Le Taureau



Sources : © Photo. C. Corvisier.

Plus largement représentés sont les ouvrages entièrement neufs combinant une tour maîtresse emboîtée dans une batterie basse à barbette en arc de cercle, le tout évoquant un donjon médiéval chemisé.

Figure 32 : Fort Pâté, plan-relief



Sources : © Musée des plans-reliefs, Paris – photo. C. Corvisier.

Au Fort Pâté de Blaye (fig. 32, p. 125), construit sur une île de la Gironde entre 1690 et 1694 selon une conception conjointe de Ferry et de Vauban, La tour, ovale, trapue, conçue pour l'artillerie, forme une batterie haute entièrement chemisée par la batterie basse de même plan.

Le fort d'Ambleteuse, le plus septentrional de sa catégorie, comporte aussi une tour d'aspect massif formant batterie d'artillerie haute à deux niveaux, de plan en fer à cheval, chemisée de près, seulement du côté de la mer, par la batterie basse (fig. 33, p. V), dont la porte s'ouvre dans le front de gorge. La tour aurait d'abord été bâtie seule vers 1685, bientôt complétée (1690) par la batterie, le tout sous la direction de l'ingénieur Benjamin de Combes. Si cette chronologie était confirmée, Ambleteuse pourrait être le prototype des batteries à tour de cette génération.

Aujourd'hui très emblématique de l'œuvre de Vauban, la Tour Dorée de Camaret, en Bretagne (fig. 34, p. 126), fidèle au projet de 1689, réalisée par l'ingénieur Traverse avant 1695, est la première réalisation aboutie d'une formule tendant au modèle-type. La batterie basse semi-circulaire, avec front de gorge rentrant retransché par un fossé et porte latérale à pont-levis, est centrée sur une grande tour carrée d'infanterie de forme élancée, lardée de créneaux, emboîtée en tenaille dans ce front de gorge. L'implantation de la tour place deux de ses angles dans l'axe du front de mer et du front de gorge, évoquant dans les deux cas un éperon.

Figure 34 : Camaret



Sources : © Photo. C. Corvisier.

Lancé en 1690 sur un projet de Ferry validé par Louvois, le Fort Chapus, barrant le pertuis d'Oléron, devait être une « tour ovale en forme de risban » soit une batterie haute casematée type château du Taureau, de plan ovale comme le Fort Pâté. Un changement de parti imposé par Vauban en 1692 en a fait une batterie en ovale incomplet revue à la baisse avec une monumentale tour-réduit crénelée, du type Camaret. Isolée côté batterie par un fossé particulier, cette tour adopte un plan en amande, dont l'éperon pointe dans l'axe du front de gorge (fig. 35, p. VI). Elle est couronnée de mâchicoulis, portant parapet d'artillerie et guérite imposante sur l'éperon (fig. 36, p. 127). Produit d'un repentir architectural, cet ouvrage très luxueusement réalisé en pierre de taille est sans doute le chef d'œuvre de sa catégorie.

Le Fort Lupin, dans le même secteur mais moins exposé, issu lui aussi d'un « bras de fer » entre Ferry et Vauban, offre une subtile variation sur les modèles de Camaret et du Chapus, toutefois largement expurgée des réminiscences médiévales, du fait d'une structuration très horizontale et « plate », avec une tour-réduit de faible hauteur.

Figure 36 : Vue aérienne du fort Chapus

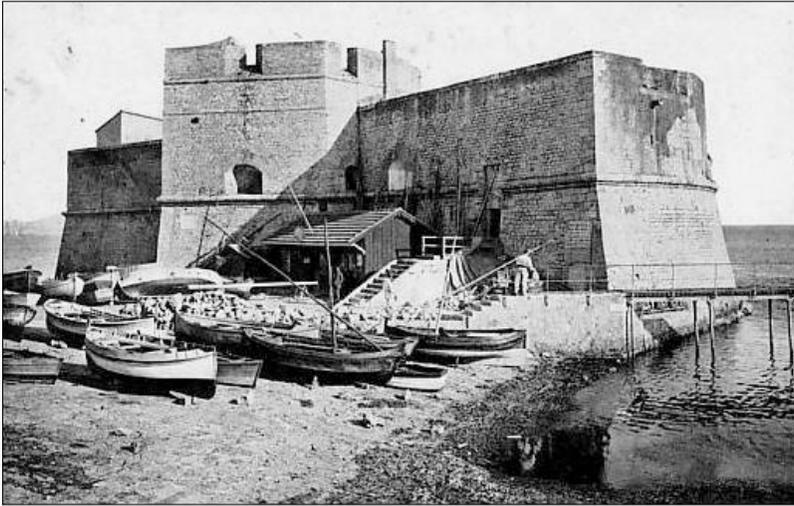


Sources : Carte postale semi-moderne, coll. part.

Un quatrième avatar du modèle, plus conforme à la rhétorique du « donjon », est représenté par le fort des Vignettes à Toulon, conçu par Vauban avec la collaboration de Niquet. Réalisé en deux ou trois ans à partir de l'été 1692 sous la direction de l'ingénieur Cauchy de Chaumont, l'ouvrage a

été en partie reconstruit après un écroulement, en 1696-1697. La tour reprend à peu près le plan de celle du Chapus, dans une élévation moins élancée qui comportait toutefois des mâchicoulis, aujourd'hui disparus (fig. 37, p. 128). La batterie, plus proche de celle de Camaret et comme elle sans fossé intérieur, est dans l'état réalisé relativement haute, superposant un niveau casematé et un niveau à barbette.

Figure 37 : Toulon, fort des Vignettes



Sources : Carte postale 1900, coll. part.

D'autres batteries à tour de la même génération sont d'une conception moins savante, avec une tour maîtresse de plan plus simple au centre d'une batterie basse qui, comme au Fort Paté, la chemise entièrement. Les connotations médiévales y sont d'autant plus affirmées, comme à la tour de Socoa, à Saint-Jean-de-Luz (fig. 38, p. 129), construite en 1693-1698 par François Ferry sur les ruines d'un fort de l'ingénieur Vassalieu fondé après 1614 et rasé en 1636. Par son volume cylindrique élancé flanqué d'une tourelle d'escalier hors-œuvre desservant cinq niveaux, par ses mâchicoulis rappelant ceux du donjon de Vincennes, par ses créneaux de fusillade évoquant des archères, par son isolement au sein de la batterie par un fossé franchi par un pont-levis, enfin par sa rusticité exempte de détails modernes, cette tour est la plus « médiévale » d'aspect de toutes celles de cette génération.

Dès septembre 1685, Vauban avait dessiné le projet d'une batterie circulaire à haute tour centrale à mâchicoulis (fig. 39, p. VI) à réaliser à l'identique en trois exemplaires, d'une part sur un cap de chacune des deux îles bretonnes d'Houat, et d'Hoedic, d'autre part sur l'île du Pilier, voisine de l'île de Noirmoutier. Ces trois ouvrages disparus avaient été réalisés, à la différence du projet du Gourjan, près d'Antibes conçu par Vauban en 1693 et représenté, avec dessins, en novembre 1700 (fig. 40, p. VII). Il s'agissait d'une

grande tour carrée de quatre niveaux au milieu d'une batterie basse circulaire peu étendue, que Vauban projetait de bâtir en deux exemplaires sur enrochement artificiel dans le golfe Juan.

Figure 38 : Socoa



Sources : © Photo. Éditions Gérard Klopp.

Réalisés sans doute, mais détruits de longue date, d'autres ouvrages oubliés de cette catégorie ne peuvent plus être jugés que par les dessins de projets ou les relevés contemporains, comme, en Normandie, le Risban de Dieppe ou la tour côtière du Tréport, probablement dus à l'ingénieur Benjamin de Combes, directeur des fortifications de Normandie, entre 1694 et 1701. Le risban de Dieppe, petit mais très original, combinait le plan ovale du fort Pâté pour la batterie basse, avec une tour maîtresse emboîtée hexagonale (fig. 41, p. VII). La tour du Tréport, cylindrique, non associée à une batterie, était du même modèle que celles, aujourd'hui bien conservées, de La Hougue et de Tatihou (fig. 42, p. 130), en Cotentin, et des Ebihens, sur une île bretonne près du Fort-La-Latte. Les deux premières sont conçues et réalisées par De Combes en 1693 pour la défense de la rade de la Hougue. La troisième est une réalisation de Garengeau. Le parti général de ces robustes tours d'infanterie crénelées, à vocation annexe de fanal, évoque celui de la tour de Socoa, par la tourelle d'escalier très affirmée et terminée en guette, mais sans les mâchicoulis, et par l'élévation à ressauts marquant les étages, ici avec un retrait plus accusé d'étage en étage, comme à Camaret, voire une silhouette tronconique.

Figure 42 : Tatihou



Sources : © Photo. M.-H. Since.

Tout comme il voyait dans sa redoute alpestre, à tour maîtresse, de Saint-Vincent, un « chef d'œuvre » dans son genre, Vauban trouve idéale la même formule appliquée à la fortification littorale, si l'on en juge par ce qu'il notait en mars 1692, en marge de son projet de Toulon :

Des grandes tours situées dans la mer à 300 ou 400 toises de la terre, gardées par 100 bombardiers, seraient imprenables et par conséquent infiniment meilleures pour la garde des places maritimes que toutes les fortifications qu'on y fait ordinairement.

Si le pragmatisme paraît justifier à lui seul cet enthousiasme de Vauban pour les tours évoquant un donjon, on ne saurait exclure une seconde lecture associant cet engouement à une expressivité symbolique privilégiée du pouvoir territorial suzerain et souverain, en quelque sorte « concentrée » depuis le Moyen Âge dans ce type architectural.

Le cartouche héraldique ostentatoire sculpté sur l'éperon en étrave de la tour du Chapus ne peut que confirmer cette hypothèse, qui porte à placer les tours des batteries de Vauban sur le même plan d'expression emblématique royale que les portes magnifiées des villes fortes et de leur citadelles.

4. Les sources médiévales des tours de Vauban

Les tours bastionnées projetées par Vauban dans les Alpes et bien peu réalisées faisaient davantage référence à une « formule » qu'à des formes médiévales. Entre les dernières tours d'enceinte des années 1500 adaptées à l'artillerie et les modèles-type imaginés par Vauban, le principe même de tour bastionnée avait déjà été inventé, dans la fortification seigneuriale du temps des guerres de Religion. Plus frêles et moins purement militaires, ces ouvrages flanquants, comme la tour d'angle ronde à mâchicoulis et éperon d'axe bas du château breton de Kergournadec'ch, bâti vers 1600, combinent conservatisme féodal et modernité. Plus spectaculaire dans le même esprit est l'extraordinaire logis neuf fortifié du château de Portes dans les Cévennes, bâti probablement après 1596 pour Antoine de Budos, huguenot converti comme Henri IV, lieutenant royal combattant les protestants du Midi. Cet ouvrage d'architecture savante (fig. 43, p. 131) est à la fois un « donjon » résidentiel et la préfiguration la plus aboutie des tours bastionnées pentagonales de Vauban.

Figure 43 : Portes



Sources : © Photo. C. Corvisier.

Figure 44 : Fougères. Vue des tours et de la porte de la basse cour du château



Sources : Carte postale ancienne, coll. part.

Au-delà des ressemblances de détail troublantes mais factuelles entre des tours de Vauban comme celle de Socoa et des tours à archères, à ressauts d'étage ou mâchicoulis, de châteaux médiévaux importants comme Fougères (fig. 44, p. 132) ou Dieppe, la question se pose des sources d'inspiration médiévales directes ou diffuses de certains de ces ouvrages, ou de certaines de leurs particularités. Il ne paraît guère contestable que la tour Saint-Nicolas de La Rochelle, devenue batterie à tour en 1648 par adjonction de son « cornichon », ait été une source formelle directe pour le fort du Chapus. De même, faut-il voir l'effet du hasard dans la reprise littérale du parti du donjon annulaire de Gisors (fig. 45, p. 133) par le risban de Dieppe, tous deux en Normandie ? Le modèle de la batterie à tour maîtresse évoque celle d'autres donjons annulaires romans comme celui de Carentan en Cotentin, qui était une forteresse royale connue des ingénieurs du XVII^e siècle. Enfin, on ne peut manquer de mentionner que la formule impressionnante, plus ostentatoire que rationnelle, de l'angle de la tour maîtresse formant éperon sur un des fronts d'une batterie ne saurait se référer uniquement à l'angle de capitale des bastions, et trouve des antécédents dans certains donjons médié-

vaux. Les plus notoires sont ceux de deux châteaux forts inoubliés au XVII^e siècle, bien que ruinés : Château-Gaillard (fig. 46, p. 134) sur la Seine, et Talmont en Vendée, ce dernier relevé par Claude Masse vers 1700. Ces châteaux étaient l'œuvre de Richard Cœur de Lion, dernier détenteur de l'Empire Plantagenêt qui ait fait pièce à l'entreprise conquérante du roi de France Philippe-Auguste, et s'est exprimé par une architecture militaire démonstrative conçue pour impressionner ses contemporains. Même si on ne saurait prétendre sérieusement que ces « ruines féodales » aient été source d'inspiration directe pour les formes des batteries à tour de Vauban, leur exemple ne peut que tendre à confirmer la dimension symbolique du choix desdites formes par le commissaire général des fortifications pour l'illustration de la gloire souveraine.

Figure 45 : Le donjon de Gisors



Sources : © Photo. Perceval.

Figure 46 : Le donjon de Château-Gaillard



Sources : © Photo. C. Corvisier.

Conclusion

Pragmatisme et adaptation plutôt que théorie et système. Ainsi pourrait-on résumer de façon lapidaire l'approche que Vauban avait de l'art de fortifier le territoire. Certaines notions diffusées par ses successeurs, plus théoriciens que lui, puis par l'historiographie – au premier rang desquelles les fameux « trois systèmes » qui n'ont jamais existé – ont contribué à brouiller les réalités. Doté de moyens dont aucun ingénieur n'avait bénéficié avant lui à l'échelle d'une grande nation, Vauban a aussi cherché – c'est un aspect de son pragmatisme – à définir une norme pour chaque situation, soit : adaptée au terrain, plaine, mer, montagne. En découlent des spécificités communes à divers fronts bastionnés conçus par lui, mais pas à tous, et le recours à certains poncifs inattendus, comme les tours, bastionnées ou formant réduit. On retiendra encore une absence *d'a priori* sur la modernité des formes, qui autorise la reprise et la réinvention de formules anciennes telles que l'orillon ou la tour néo-médiévale. Il en résulte une fortification qui se veut plus adéquate que prestigieuse, mais qui n'en réalise pas moins, non seulement la « défense », mais aussi une part de l'« illustration » emblématique de la France de Louis XIV.



Fig. 6 : Plan-relief de Besançon
Note : L'enceinte bastionnée du quartier Battant se développe au premier plan.
© Musée des plans-reliefs, Paris – photo. I. Warmoës.



Fig. 10 : Plan de la ville de Besançon

© Collection du ministère de la Défense, Service historique de la Défense, département de l'armée de terre, Vincennes, 1VH312 n° 12.



Fig. 11 : Une des tours bastionnées de Besançon

© Photo. I. Warmoës.



Fig. 14 : Landau
© Musée des plans-reliefs, Paris.

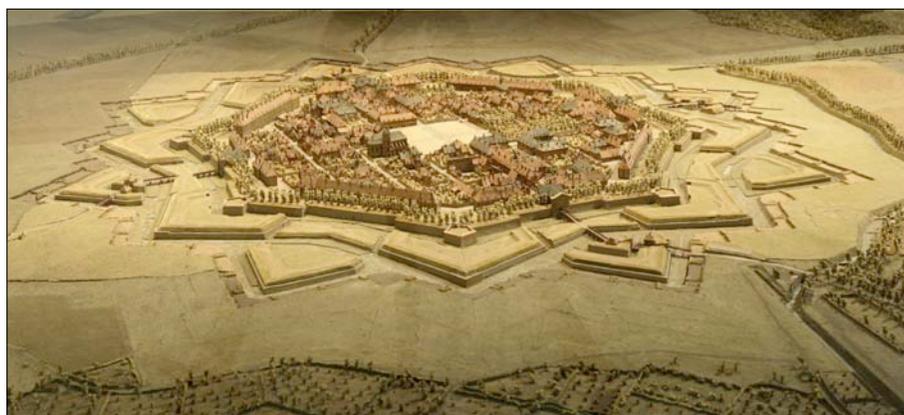


Fig. 15 : Vue du plan-relief de Neuf-Brisach
© Musée des plans-reliefs, Paris.

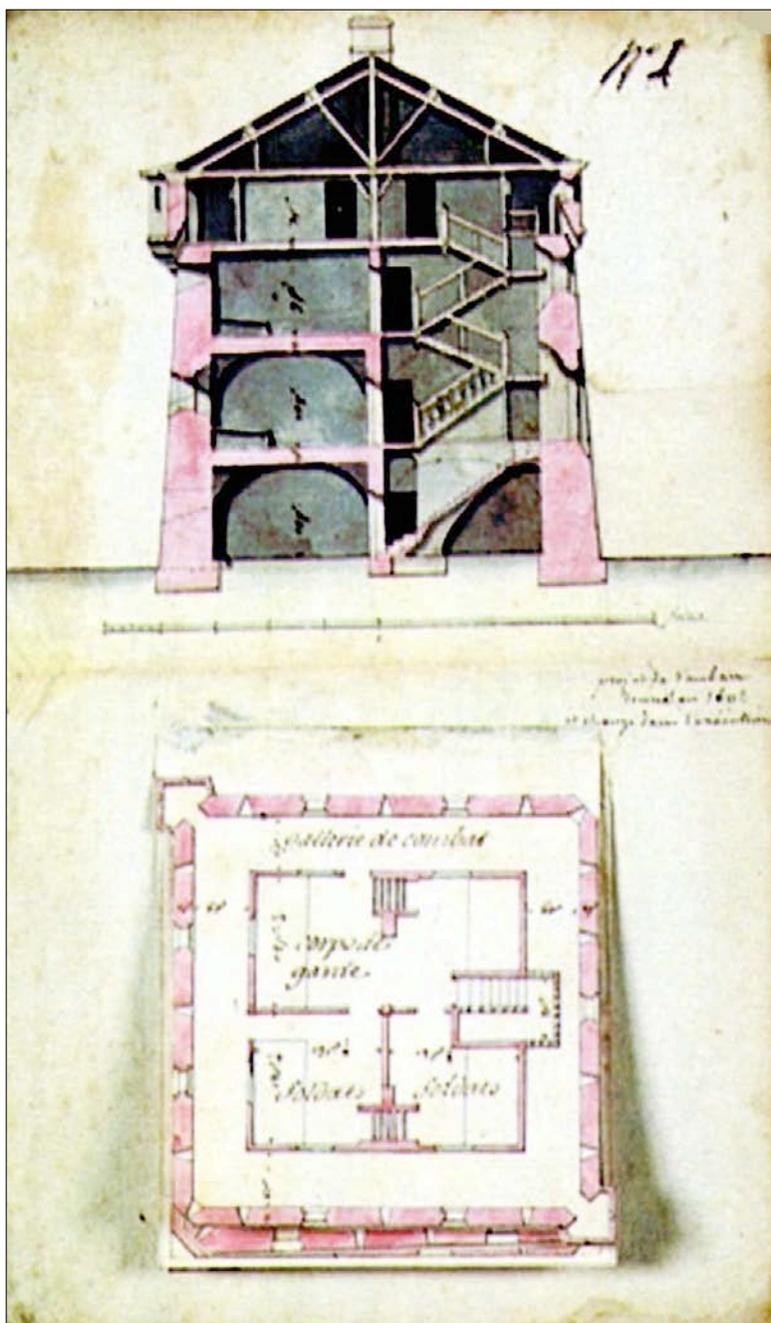


Fig. 26 : Saint-Vincent, tour redoute

© Collection du ministère de la Défense, Service historique de la Défense, département de l'armée de terre, Vincennes, 1VH2010 n° 1⁴ - photo. Roucaute.

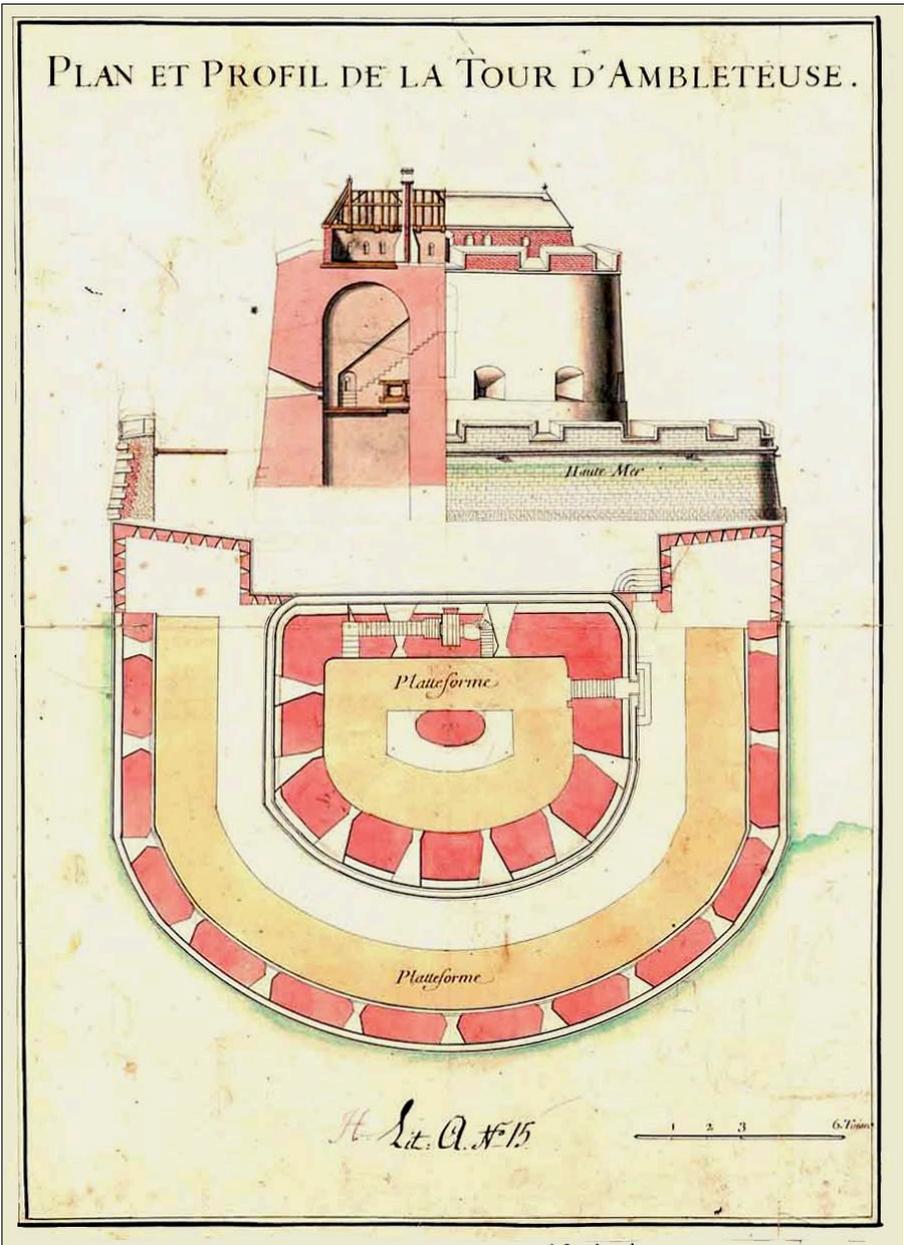


Fig. 33 : Ambleteuse
© Krigsarkivet, Suède.

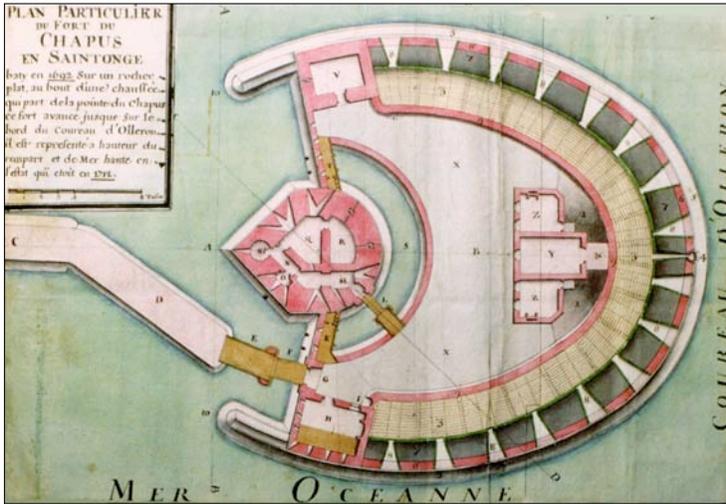


Fig. 35 : Plan du Fort Chapus par Claude Masse
 © Collection du ministère de la Défense, Service historique de la Défense, département de l'armée de terre, Bibliothèque Vincennes, f° 131f, f° 84.

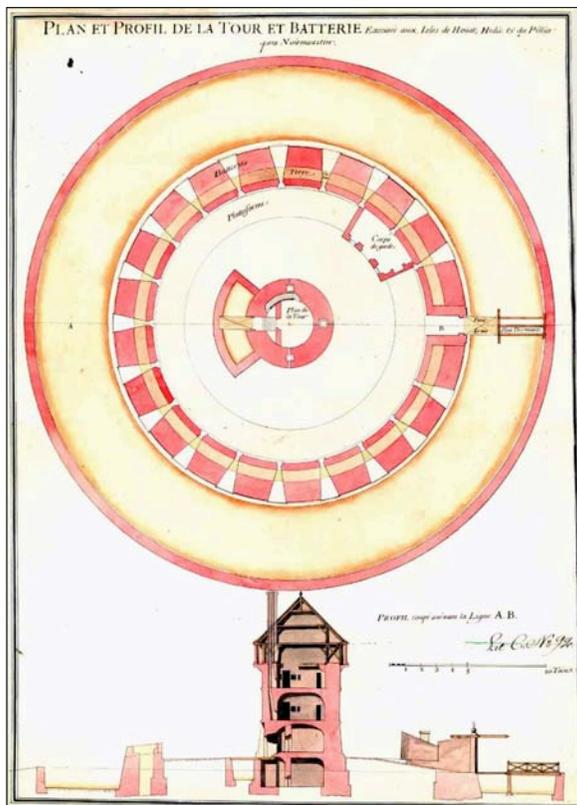


Fig. 39 : Plan et profil de la tour et batterie exécutée aux Isles de Houat Hoedic et du Pilier
 © Kriegersarkivet, Suède.

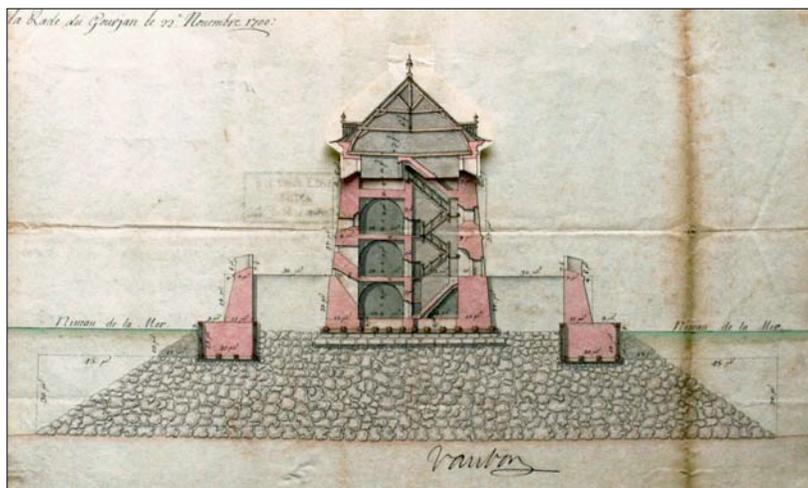


Fig. 40 : Gourjan

© Collection du ministère de la Défense, Service historique de la Défense, département de l'armée de terre, Vincennes, 1VH104 n° 27² – photo. C. Corvisier.

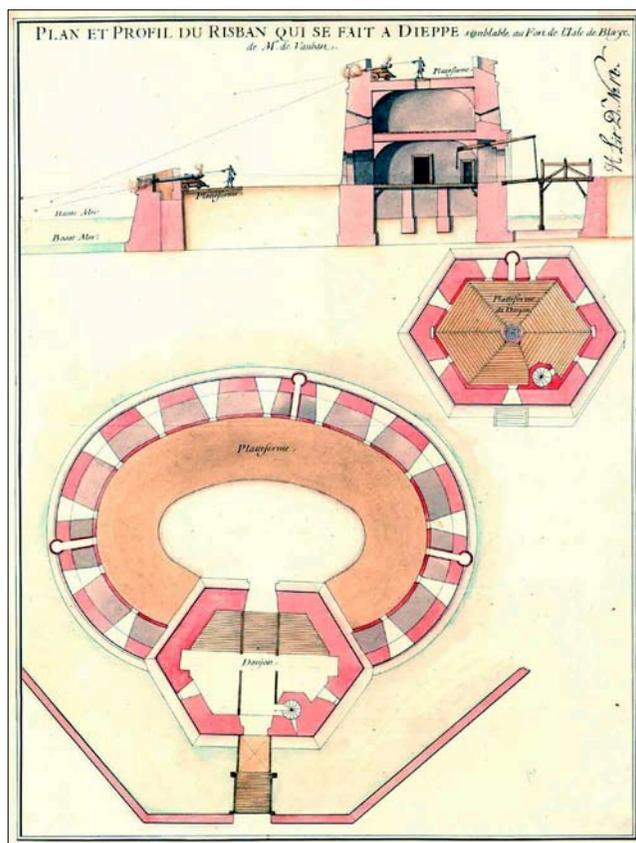


Fig. 41 : Le Risban à Dieppe
© Krigsarkivet, Suède.